

teurs font des discours ; des chambres, des tribunaux de commerce font des pétitions : rien ne peut y faire sous le règne extravagant de la révolution. L'industrie souffre, le commerce est ruiné ; c'est une désolation générale ; jamais la France n'a été dans une position semblable !

Un journal français, le *Courrier de Rennes*, décrit ainsi la crise industrielle et commerciale en France : " Avant le 16 de décembre, on nous promettait abondance et richesse, l'agriculture devait y avoir sa grande part. Mais arrive le 16 de décembre ! Tout est changé ; on dirait un bébé qui a fait une chute et qui est remis sur ses jambes ; il tient son gâteau, il rit ; tous les maux finissent comme par enchantement, on n'entend plus parler de rien. L'industrie marche-t-elle ? Le commerce prospère-t-il ? Quelles mesures ont été prises ? A-t-on fait l'enquête annoncée pour remédier à l'état déplorable dans lequel se trouve la France ? Silence ! — Bébé croque ses dragées, gardez-vous de troubler sa joie ; il ne pleure pas, tout le monde est satisfait.

" Voyez tel député qui s'était tant occupé de la crise, mais il est ministre ! Tel autre qui gémissait sur les maux des pauvres ouvriers, mais il est secrétaire d'Etat ! Tel autre qui mettait sur le compte du gouvernement précédent le malaise dans lequel se trouvait le pays ; mais il est ambassadeur. Ce sénateur qui jetait feu et flamme ; mais il est préfet ou dans la finance. Tel candidat malheureux aux élections, qui promettait tant et tant ; mais il est receveur particulier ou sous-préfet. Enfin, tous les personnages marquants et remuants, sans oublier les journalistes, tiennent ou sont en voie de recevoir leur part du gâteau, et vous voudriez qu'il y ait encore une crise, qu'on en parle, qu'on s'en occupe ? Vous êtes par trop naïfs.

" Mais me direz-vous un petit mot, cependant, du cultivateur qui désire vendre ses produits et ses grains et qui ne peut trouver à les placer sur nos marchés, par une trop grande concurrence des produits étrangers ; de l'ouvrier qui ne demande qu'à travailler et qui n'a pas d'ouvrage ; de l'industriel qui ne voit qu'une ruine prochaine ; du commerçant, du fabricant, qui ne savent que faire de leurs marchandises ? — Ma foi ! ceci dépasse mon sujet... et je ne vois rien, absolument rien pour eux. Peut-être leur tour viendra-t-il à eux de le demander aux sénateurs, députés, journalistes, qui se sont étiés si forts et si haut leurs amis. A eux de se renseigner près de ces amis du peuple. Pourquoi aujourd'hui ce silence sur des questions si importantes et plus actuelles que jamais ? — Pour moi, en pensant à tous ces pauvres gens, je ne puis que me rappeler cette fable de La Fontaine : — Raton se brûlant les pattes pour tirer les marrons du feu, et le singe les croquant sans en laisser une pauvre miette à son oher ami. — Rats ruraux ! prenez votre part de la leçon ; vous y avez tous les droits possibles ! "

A l'occasion des sommes d'argent votées par la commission du budget Français, pour l'exposition de Paris, nous lisons ce qui suit dans la *Gazette des Campagnes* de Paris : " La sérénissime commission du budget, qui a rogné impitoyablement quelques milliers de francs à nos sociétés d'agriculture, montre en revanche une générosité sans limite envers tout ce qui touche à l'Exposition de Paris. Elle accorde, à cette occasion, un supplément de traitement de 500,000 francs au ministre des affaires étrangères, et de 10,000 francs à chacun des huit autres ministres. Elle alloue aux employés du gouvernement une augmentation de salaire. Nous ne récriminons pas contre ces libéralités faites aux dépens des contribuables, seulement nous demandons aux cultivateurs ce qu'ils pensent de ces laderies à l'égard de l'agriculture, comparées à ces générosités envers le monde parisien et mesieurs les employés du gouvernement

ou fonctionnaires publics.

— On sait que le gouvernement anglais a décidé de mettre sa cavalerie au grand complet. Des agents anglais parcourent les contrées de l'Ouest de la France, et font de grands achats de chevaux. D'autres agents font des achats de foin à Nantes, et sur les marchés de la Loire.

Dans notre Province, notamment à Montréal, le commerce de chevaux se fait actuellement sur une large échelle, malgré l'état des mauvais chemins qui empêchent les cultivateurs de se rendre sur les marchés. Les américains ont pris l'initiative dans ce genre de commerce en venant eux-mêmes faire l'achat de chevaux sur nos marchés. Voici un état des ventes faites la semaine dernière à Montréal : Quatre chevaux au prix de \$54.70 chacun ; treize, \$57.57 ; onze, \$84.42 ; quatorze, \$66.31 ; dix-huit, \$58.88 ; dix-neuf, \$69 ; vingt-et-un, \$74.67 ; vingt-et-un, \$76.50 ; vingt-et-un, \$85 ; vingt-quatre, \$85.15 ; dix-huit, \$86.16 ; huit, \$90.25 ; quatre, \$179.50. M. Hodgens, de London Ontario, a expédié samedi dernier, vingt-quatre chevaux à Liverpool par Portland.

— M. le Supérieur du Séminaire de Québec a écrit à M. le Supérieur du Séminaire des Missions étrangères, à Paris, pour l'inviter lui et ses confrères à venir assister à la translation des restes mortels de Mgr de Laval : il est au nombre de leurs fondateurs.

On sait que notre Séminaire a été uni à celui des Missions Etrangères, sous la domination française. Les relations entre ces deux maisons ont été renouées par le passage de M. Dallet, en 1871. Le 25 mars 1873, les aspirants du Séminaire des Missions Etrangères de Paris écrivaient aux élèves de notre Grand Séminaire pour contracter avec eux une union de prières, et le 25 avril de la même année, cette union était acceptée de grand cœur par ces derniers. — *L'Abeille*.

— Une religieuse artiste du Bon-Pasteur, dont toute la ville connaît et apprécie le talent, est maintenant à copier le tableau du Christ, qui se trouve au-dessus de l'autel St-Charles à la chapelle du Séminaire. Cette peinture est destinée au couvent du Bon-Pasteur. Dans quelques jours elle doit commencer une copie du magnifique Christ de la Basilique pour l'Eglise de St-Joseph de la Beauce. Une autre copie de l'Immaculée-Conception, de l'Université, faite par la même artiste, doit être placée dans la chapelle du couvent de Bellevue. C'est un don de M. Morgan, marchand et élitier de musique.

Le tableau de la Ste-Famille, dû au même pinceau et qui est maintenant à Saint-Joseph, Ottawa, fait l'admiration de tous ceux qui le voient. — *L'Abeille*.

— A la séance du 11 avril courant de la Chambre des Communes, l'honorable M. MacKenzie a annoncé avec regret le prochain départ de Lord Dufferin du Canada et toute la représentation, par la bouche de Sir John MacDonald, des honorables MM. Laurier et Langovin, s'est unie à l'hon. Premier et a voté l'adresse suivante :

" A Son Excellence,

" Lord Dufferin, etc., etc.,

" Nous, les membres du Sénat et de la Chambre des Communes du Canada, fidèles et loyaux sujets de Sa Majesté, désirons exprimer à Votre Excellence le profond regret que nous fait éprouver son prochain départ du Canada.

" Nous sentons qu'il est de notre devoir d'exprimer à Votre Excellence que nous savons apprécier le zèle qu'Elle a toujours déployé pour servir les intérêts du pays, et de lui désoler en même temps que les visites qu'Elle a faites dans les différentes provinces et les discours éloquentes qu'Elle y a prononcés ont ou les résultats les plus satisfaisants en attirant l'attention des pays étrangers sur les ressources du Canada.